

La Chute *N'écoutez pas, Mesdames*

280

(mai 1942-1944)

Daniel (Guitry), antiquaire, attend sa femme Madeleine (Hélène Perdrière) jusqu'au matin. Quand elle arrive enfin, ulcéré, il décide de divorcer. Elle restera son amie et c'est lui qui choisira ses amants. Daniel reçoit la visite d'une ancienne maitresse (Jeanne Fusier-Gir). Son ancienne femme Valentine (Mona Goya) l'aime toujours mais il finit par revivre avec Madeleine. Il est devenu très misogyne.

Geneviève n'a pas joué cette pièce mais il est très utile pour nos recherches de savoir quel rôle Guitry avait écrit pour elle. Le casting fut un échec car aucune des trois actrices prévues ne put jouer, ni Gaby Morlay, ni Marguerite Pierry, ni Geneviève. Or, la pièce fit un triomphe et se joua pendant deux ans, sans que l'épouse de Guitry lui donne la réplique. Lui qui avait toujours pensé que ses pièces ne pouvaient être jouées que par un couple d'acteurs amoureux, il joua seul, dans son salon reconstitué sur scène. Geneviève s'ennuiera ferme pendant ce temps-là, prendra un amant et quittera Sacha à la fin de la pièce.

Il prétend, dans une lettre conservée à la BNF Richelieu, que Geneviève lui demanda de supprimer son personnage, mais c'est un pieux mensonge car le personnage de Madeleine ressemble beaucoup à la situation de Geneviève à l'époque. Elle a trompé son mari mais elle a perdu son amant et elle est malheureuse. Il la traite de « petite canaille » mais, finalement, il la garde.

En janvier 1942 Sacha note en effet dans *Dates* (BN, A et S) : « Inconduite de Geneviève », le 18.1.42 et il écrit, deux jours plus tard : « Tout est fini entre nous ²⁸¹ ». Mais il préfère attendre la Libération pour divorcer.

Il reçoit alors une lettre émouvante de Geneviève qui le touche.

« Je viens de relire mon brouillon. Il est tard et je veux le laisser ainsi. C'est un fidèle témoignage de toutes mes pensées. Je n'ai pas à en avoir honte. J'ajoute seulement une chose au sujet des peines innombrables que je t'ai faites. Ce qui me console à leur sujet, c'est la puérilité de mes actes. Tout ressemble tellement à la rage d'un enfant.

²⁸⁰ Sacha GUITRY, *N'oubliez pas Mesdames*, op.cit., 1973.

²⁸¹ Sacha GUITRY, *Dates, Dossier Guitry*, BNFAS.

Je n'ai rien à me reprocher de grave et j'ai tout à me reprocher envers ta sensibilité extrême et ta personnalité. Je n'avais pas le droit de discuter tes actes et de jouer avec tes nerfs ainsi que je l'ai fait. Pardon et surtout ne dis pas que c'est vite dit et que c'est facile à dire. Il y a une justice quoi qu'il arrive. Je t'aime mieux que les premiers jours de notre union car je t'aime à travers ma douleur. J'ai fait ce soir mon examen de conscience et j'ai affreusement honte.

Je sens que je suis en train de perdre l'équilibre. Je ne sais pas où me raccrocher et à qui demander conseil. Je viens de passer des heures pénibles en face de moi-même. Sacha, tu ne peux pas savoir, toi qui n'as jamais rien à te reprocher, ce que c'est triste d'être abattue par les remords. Comment ai-je pu faire de la peine à un être comme toi ? Comment peut-on oublier même pendant une seconde le respect que l'on doit à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre ? Ce que j'ai été malheureuse en écoutant *Françoise*. Ma tristesse et ma douleur sont aussi profondes que serait ma joie de reconquérir tout ce que j'ai perdu par ma faute, s'il est encore temps.

Je ne veux pas que tu croies que je t'impose la lecture de cette lettre. Jettes y les yeux. Peut-être m'exprimerai-je mieux maintenant. Je suis comme la voile d'un voilier. J'irai où tu me diras d'aller.

Ma conduite me livre à toi. Je suis ta prisonnière. Ne sois pas trop impitoyable. Mon cerveau s'est alourdi et ensablé dans ma stupidité. J'ai l'impression de marcher dans un long tunnel tout noir. Sacha, mon bien-aimé que j'ai si mal su aimer depuis quelque temps alors qu'au contraire, j'aurai dû l'aider, le comprendre, le respecter et l'admirer plus que jamais.

Je t'aime et je me serre contre toi. Laisse-moi te dire tout bas combien je suis triste et seule. C'est ma punition. Le remords est bien à soi, à soi tout seul. C'est affreux.

Geneviève²⁸²

Tout le personnage de Geneviève se lit dans cette lettre : sa fragilité, sa dépendance, le sentiment injustifié et pathétique qu'elle éprouve de sa médiocrité par rapport à Guitry, son absence de volonté (« j'irai où tu me diras d'aller ») et surtout son immaturité qu'elle reconnaît (« la puérilité de mes actes » et « la rage d'un enfant »). La sémillante Miss Cinémonde n'est plus qu'un fantôme.

²⁸² Lettre de Geneviève de SEREVILLE à Sacha GUITRY, dossier Guitry, BNFAS

4.3. Geneviève de Sérévile au cinéma avant Guitry

Entre son élection à Cinémonde (13.1.1938) et son premier film avec Guitry (1.12.1938), il s'écoula très peu de temps et ses deux rôles offerts par Cinémonde ne furent pas tellement convaincants.

4.3.1 *L'Étrange Monsieur Victor* (Grémillon, 1937)

En 1937, Geneviève de Sérévile annonce son « départ pour Berlin » où elle jouera avec Raimu.

Victor (Raimu) patron d'un aimable bazar toulonnais est également le chef d'une bande de malfaiteurs. Il tue un de ses complices mais son voisin le cordonnier (Pierre Blanchar), mal marié à Adrienne (Viviane Romance) est condamné à sa place. Sept ans plus tard, le cordonnier s'évade et Victor l'accueille dans son foyer mais son épouse (Madeleine Renaud) tombe amoureuse de lui et Victor est arrêté.

En fait, elle ne rencontrera jamais Raimu sur le plateau et devra se contenter d'avoir pour partenaire éclair Viviane Romance, très brillante au demeurant, qu'on voit, dans un café, se débattre avec un encombrant bateau à voile pour enfants. Impatiente, elle appelle la serveuse du café et Geneviève accourt à toute vitesse. Son texte tient en une ligne unique : « Oui, oui ! J'arrive ». Pour être juste, on l'aperçoit une seconde fois, immobile et muette, parmi les spectateurs qui assistent à une bagarre dans ce même café. Ses débuts furent extrêmement modestes, on le voit, et son nom ne figure même pas au générique.

Elle tourne le film en Allemagne pour l'UFA et les rues de Toulon sont habilement reconstituées dans les studios de Babelsberg par des décorateurs allemands.

4.3.2 *Ma sœur de lait* (Boyer, 1938)

Dans son second film : *Ma sœur de lait*, elle s'appelle Françoise mais n'apparaît qu'à la dix-septième place, au générique. *Cinémonde* n'a vraiment fait aucun effort pour dénicher et propulser une future vedette.

Une artiste de music-hall (Henri Garat) a une sœur de lait qui doit venir passer quelques jours à Paris. Conformément aux conventions de l'époque, elle est naturellement stupide et en surpoids puisqu'elle est campagnarde. Une autre jeune fille, mince et fine, elle, (Meg Lemonnier), est amoureuse de l'artiste. Elle se fait passer pour la vilaine sœur de lait et l'artiste tombe amoureux d'elle.

On ne sait pas vraiment ce que fait Geneviève de Séréville dans cette galère. Elle tourne à nouveau le film à Babelsberg et signale fièrement ses départs pour l'Allemagne à Guitry qui l'attend.

4.4. Geneviève de Séréville chanteuse du cinéma de Guitry

4.4.1 La « Biche » : *Remontons les Champs-Élysées* (1938)

Les Perles de la couronne a été un gros succès. Désormais Guitry n'est plus seulement le dramaturge de l'avant et de l'après-guerre de 1914, il est devenu un auteur de films à succès. Grisé par ce succès, il va tourner dans la foulée un second film « historique ». Il aime Dumas qui écrivait dans son *Histoire de la maison de Savoie* : « Il me paraissait permis de violer l'histoire pourvu qu'on lui fit un enfant²⁸³ ». Sacha a déjà évoqué, dans son théâtre, Pasteur, Béranger, Mozart, Franz Hals, Cambronne et Talleyrand, entre autres.

²⁸³ Alexandre DUMAS, *Emmanuel-Philibert*, 1852 édité par La Fontaine de Siloe en 2000.



La Biche

Une de ses pièces s'intitule *Histoires de France* (1929) et une autre *Mariette ou Comment on écrit l'histoire*(1929) dans laquelle il raconte les infidélités de l'ancienne maîtresse de Napoléon III (Yvonne Printemps). Ces infidélités sont en fait historiques car, devenue très âgée, elle refait le passé à sa façon et Sacha adopte tout à fait sa profession de foi. Il écrit :

« Si quelque chose s'est passé
Dans le passé
Ne cherchons pas à le savoir
Et s'il te plaît de supposer
Des tas de choses,
Eh bien, amuse-toi, suppose,
Mais ne cherche pas à savoir
Si c'est bien vrai²⁸⁴ »

Pour la seconde fois au cinéma, Sacha raconte longuement l'histoire de la France, du grand siècle à nos jours. Déguisé en instituteur excentrique et autoritaire aimé de ses élèves, il évoque également, en filigrane, sa vie sentimentale. A l'époque il est toujours marié à Jacqueline Delubac mais il a une liaison avec Geneviève si bien qu'elles apparaissent ensemble pour la première et dernière fois, dès le début du film. On les voit, l'une après l'autre, mais jamais ensemble. Ce couple virtuel nous est d'ailleurs annoncé, dès le début, par la présentation, à la parade, des deux sœurs siamoises d'un cirque. L'une est anglaise (Or Geneviève vient de passer trois ans en Grande Bretagne) et l'autre française (Or Jacqueline est la parisienne typique des magazines et de la scène). Par la suite, Jacqueline, sera tireuse de cartes (Sacha dit

²⁸⁴ Sacha GUITRY, *Mariette ou Comment on écrit l'histoire*, *La Petite Illustration*, 18 5. 1929, p.19.

« pythonisse ») et Geneviève pensionnaire du Pré aux cerfs, c'est-à-dire d'une maison de prostitution élégante, réservée au seul Louis XV. Une de fois de plus, Sacha réunit ses amours anciennes et nouvelles, comme il le fit pour Charlotte et Yvonne dans *Jean de la Fontaine* ou pour Yvonne et Jacqueline, dans *Bonne chance*. L'une représente le passé, c'est Jacqueline. Elle symbolise la mort, obsession de Guitry, qui pense sans doute ici à la *Carmen* de Bizet, et ses cartes révèlent à Louis XV qu'il mourra bientôt, peu de temps après le décès de son ami Chauvelin. Elle échange avec le roi, un baiser très discret. Mais, pour Guitry, Jacqueline c'est le passé, la mort des sentiments amoureux. Geneviève, elle, symbolise la vie, l'amour, la sexualité explicite et la chanson. La tunique sombre de Jacqueline contraste avec la froufrouante robe à paniers très claire de Geneviève.

Deux scènes sont entièrement consacrées à Geneviève. Dans la première, le roi qui a 54 ans (ce qui est, en gros, l'âge de Sacha) s'ennuie avec Madame de Pompadour qu'il n'aime plus, comme Sacha n'aime plus Jacqueline. Mais soudain son attention est attirée par des cailloux lancés de l'extérieur sur la porte vitrée. Conscient de l'affront qu'il fait à Madame de Pompadour en cessant d'être triste sans qu'elle soit la cause de cette embellie, il se dirige vers la porte, tire le rideau et découvre une jeune fille audacieuse, cachée derrière une immense statue immaculée de Léda qui est assise et de profil. Un cygne tend son bec phallique vers les lèvres de la statue immaculée et le sexe de l'oiseau est nettement placé sur celui de Léda. Geneviève qui se cache derrière la statue, est vêtue d'une robe à paniers ornée de deux rangées de brandebourgs. Elle porte un insolent chapeau en forme de pagode qui est orné de fleurs et de fruits. En fronçant lentement les sourcils, Louis XV fait comprendre à Madame de Pompadour qu'elle devrait le laisser seul, ce qu'elle fait. Il ouvre alors la porte, sort sur son balcon, s'appuie sur la balustrade blanche et Geneviève vient vers lui, souriante. Elle est ensuite vue de profil, un peu en dessous de lui et elle s'appuie également sur la balustrade.

Ils échangent des propos très crus mais très enrubannés. Le parallèle évident entre leur dialogue et les amours concrètes du Cygne et de Léda ajoute encore à la tension sexuelle. Sacha commence par l'accuser de lui avoir fait un « cygne » en lui jetant des pierres, ce qui est évidemment ambigu. « On m'a dit qu'une place de

biche était vacante » dit la Biche, comme une jeune fille à la recherche d'un emploi. Le Parc-aux-cerfs est un bordel de luxe où elle, La Biche-Geneviève, est ravie d'entrer car c'est comme « un paradis qui serait sur terre », langage de fantasme masculin s'il en fut qui rappelle le vert paradis peuplé de vierges offert à certains terroristes imaginatifs. On est toujours chez les Zoaques. En revanche, on pourrait se réjouir que cette jeune fille émancipée parle avec tant d'aisance de sa sexualité comme le souhaitait Léon Blum. Mais les regards gourmands de Guitry nous gênent car ce que dit la Biche n'est pas le fait d'une jeune fille libérée. C'est une gracieuse marionnette à laquelle un écrivain homme prête le langage viril issu de ses fantasmes. Ce n'est pas du tout une héroïne de Jacqueline Audry découvrant la sexualité. Elle est parfaitement explicite et exprime son désir de connaître de fréquents orgasmes, comme ses camarades qui sont « tuées », c'est-à-dire savamment « honorées » par leur partenaire. Comme les femmes des Zoaques (1906), elle semble apprécier sa future condition de prostituée de luxe et Sacha lui rappelle que sa « petite mort » lui donnera « la « vie » grâce au salaire qu'elle touchera. Derrière ces rubans et ces froufrous, se dessine un univers sordide, manipulé par les hommes et subi par des innocentes comme La Biche. A la fin du dialogue, il la hisse noblement jusqu'à lui et l'embrasse. On frôle la pédophilie.

Dans une seconde séquence, elle chante admirablement le texte qu'elle reprendra au Théâtre, dans *Le Bien-aimé*, deux ans plus tard. L'allusion à son goût pour l'automne - elle qui symbolise le printemps avec la guirlande de fleurs qui orne son corsage - est bien trop évidente pour être soulignée.

« Il ne faut pas que l'on s'étonne
Mon jeune âge en est la raison
Mais celle des quatre saisons
Que je préfère
Il ne faut pas s'en étonner
C'est l'automne²⁸⁵.»

²⁸⁵ Sacha GUITRY : ce texte qui est repris dans la pièce *Le Bien-Aimé* (30.10.1940) n'est pas reproduit dans le précieux *Cinéma, op.cit.*

Le roi arrive, distribue des baisers au passage, et commence à jouer aux échecs, caché par ceux qui suivent son jeu et nous tournent le dos. La voix de Geneviève s'élève alors. Le rideau humain se déchire : les spectateurs impressionnés se retournent vers la chanteuse et l'admirent comme nous. On sent que, pour Guitry, le temps est aboli et que c'est quasiment Yvonne qui chante. On revoit La Biche de profil, un peu plus tard, parmi d'autres jeunes filles, tandis qu'est évoqué le besoin qu'a le roi de se trouver « une poupée » qui va divertir sa « cinquantaine solliciteuse et impatiente. ».

Cette première apparition au cinéma de Geneviève est un succès évident. Elle est gracieuse et fine. Elle joue juste et chante à ravir. Sacha avait raison de croire en elle. Sa marionnette est prête à « pivoter », comme il le dit. Une brillante carrière de chanteuse et d'actrice l'attend sans doute.

4.4.2. Une chanteuse épouse et fille d'un vieillard : *Ils étaient neuf célibataires* (1939)

Après ce galop d'essai réussi, Sacha, précautionneux, donne à nouveau un rôle de chanteuse à Geneviève qui ne rencontrera, au tournage, aucune des Marguerite du film, ni Moreno, ni Pierry ni Duval. Elle ne verra pas non plus Pauline Carton et surtout pas Elvire Popesco qu'elle déteste à cause de son talent. Elle aura trois partenaires masculins : Guitry (Jean, l'organisateur des mariages en série) qui la soutient beaucoup, André Lefaur, son mari-père, qui est bienveillant et Georges Grey, son terne amoureux, qui vient de tourner dans *Quadrille* où il parlait avec une sorte d'accent anglais.

Joan May (Geneviève de Sérévile), chanteuse de jazz, fait partie du groupe des femmes qui cherchent un mari d'urgence car un gouvernement raciste veut reconduire les riches étrangères à la frontière. Se présentent avec elle une brésilienne (Marguerite Moreno), une chinoise : Mi-ha-ou (Princesse Chyo), une anglaise : Margaret (Betty Stockfeld) et une polonaise Stacia (Elvire Popesco). Deux d'entre elles ne sont pas étrangères mais elles ont besoin d'un mari, l'une, Madame Patureau (Marguerite Pierry), pour tenir sa maison close et

l'autre, Madame Picailon (Marguerite Deval) , afin de diminuer ses impôts. Guitry, escroc distingué, va leur trouver à toutes des maris, en utilisant les clochards de sa ville. Chaque histoire comporte six épisodes présentés tambour battant. : Arrivée en voiture de la future épouse, prise de contact avec Jean, appel du fiancé par la nurse et réactions des autres, rencontre des futurs époux, description de la fiancée par le futur mari aux autres clochards et visite finale des maris, expulsés de leur pension, à leurs épouses.

Joan May est une chanteuse américaine et c'est la seule qui divorcera pour épouser un jeune homme Michel Servais (G. Grey). « C'est un rôle modeste » dit Lorcey mais, au fond, pas plus que celui des autres épouses. Elle sort de la voiture, tête nue alors que toutes les autres candidates - sauf l'exotique chinoise - portent un chapeau. C'est donc une jeune fille moderne qui sort effrontément « en cheveux », lit sans doute le magazine *Marie-Claire* qui vient d'être lancé et lance l'idée d'une française élégante et sportive. Elle porte un boléro blanc sur une robe noire ornée, au bas, de cerises printanières. Elle est menue, très brune et ses sourcils relativement épais sont redessinés sur son visage, comme le veut la mode. Elle a l'air triste et dur mais énergique.

Dès qu'elle partage l'écran avec Sacha, en revanche, elle s'anime, sourit, plaisante et paraît très à l'aise. Elle répond même « Entrez ! » à sa place. Sacha, aussitôt charmé par elle, lui déconseille de se marier à un vieillard, mais elle insiste. Il lui fera donc un prix d'ami. Elle se comporte avec lui au cinéma comme elle le fait sans doute dans la vie. Elle lui confesse qu'elle est « seule au monde », sans famille (elle le dira encore à son futur mari !) et elle a l'air si jeune qu'il lui demande son âge, comme Louis XV. Nous saurons plus tard que son succès n'est dû qu'à son extrême jeunesse puisqu'une spectatrice du cabaret, furieuse, lui reprochera d'avoir « au moins 20 ans ! » alors que c'est la jeunesse de la chanteuse qui l'avait attirée au cabaret. Elle tient à se marier car elle craint des amies délatrices, et elle est ravie de rencontrer le vieil Adolphe (André Lefaur) qu'elle ne prend absolument pas pour un homme puisqu'elle lui trouve l'air d'un vieux chien. Tant qu'elle joue avec Guitry ou qu'elle chante, elle a confiance en elle et elle est excellente.

Dans la deuxième séquence, déjà mariée, Joan May se prépare pour son tour de chant. Très sévère à nouveau, elle s'étonne de recevoir des fleurs, tous les jours. Le soupirant se présente. C'est Georges Grey, acteur fétiche de Guitry, qui possède

une plastique impeccable mais qui n'est pas toujours convaincant. Ce n'est pas pour elle un très bon partenaire et son jeu s'en ressent. Elle comprend que le jeune homme l'aime vraiment et elle est malheureuse d'être mariée.



La séquence chantée est aussi bonne que celle de *La Biche* dans un genre moderne un peu jazzy. Sa voix haut perchée (et colorée par son accent américain) fait penser à celle de Joséphine Baker. Son arrivée sur scène est théâtrale car, tout d'abord, on ne la distingue pas plus que Greta Garbo sortant d'un train, dissimulée par la fumée dans *Anna Karénine* (Brown, 1935). Soudain, elle apparaît après avoir dit en anglais à ses trois musiciens noirs qu'elle était prête. Comme elle reste dans l'obscurité au début, la spectatrice désagréable la prend pour « une négresse ».

Quand on la voit enfin, elle tient, dans la main droite un bouquet de fleurs où se dissimule un micro et, dans la main gauche, une lampe torche insolite mais utile pour les alertes et les pannes d'électricité de 1943 avec laquelle elle aveugle un peu les spectateurs, à savoir la dame médisante, le vieux Lefaur son mari et parfois Georges Grey.

On sent que Guitry qui présente pour la première fois son épouse dans un film « moderne » a voulu innover en montrant une chanteuse qui agresse légèrement les spectateurs et les fait sortir de l'ombre protectrice où ils se sont réfugiés.



Une chanteuse américaine

Elle chante, seule d'abord, puis accompagnée par l'ensemble des trois chanteurs noirs et sa voix s'élève très joliment aux dessus des leurs. Après avoir fini de chanter, elle dépose le micro fleuri, se débarrasse de la lampe-torche et court vers sa loge où elle se jette sur sa coiffeuse pour pleurer. On ne voit pas son visage et c'est peut-être aussi bien.

Lefaur, son mari, arrive alors car il est sans logis. Elle joue avec lui les petites filles apeurées et s'assied sur ses genoux afin de pleurer sur son épaule, comme elle le fera avec Napoléon dans *Désirée Clary*. Pour qu'elle puisse épouser le jeune homme, Lefaur accepte de passer pour son père et il divorcera pour lui faire plaisir. Elle n'est guère convaincante dans cet épisode car Lefaur et surtout Grey ne sont pas des monstres sacrés et ils ne lui donnent pas assez confiance en elle. Elle n'a, de toute façon, qu'un registre très limité et elle n'est vraiment à l'aise que dans les dialogues teintés d'humour et, de préférence, en duo avec son maître Guitry.

4.4.3 Une mauvaise chanteuse *La Malibran* (1944)

Elle n'y joue qu'un tout petit rôle, celui de la chanteuse Juliette. C'est le troisième rôle de chanteuse que Guitry lui donne et elle s'y fait gentiment tancer par La Malibran qui va mourir et pense qu'elle a encore des progrès à faire, ce qui n'est guère aimable de la part du sournois Guitry. La chanteuse mourante aime sa voix d'enfant qui « lui fait du mal ». Juliette voit mourir Marie Malibran, sans cesser de chanter, comme cette dernière lui a demandé de le faire.



Une chanteuse incompétente

Rien ne va plus dorénavant. Le couple se défait peu à peu et Guitry évite de venir la voir jouer. Elle n'est plus du tout la vedette du film comme dans *Donne-moi tes yeux*. Comme elle, Jacqueline Delubac avait reçu le rôle de la bohémienne en guise de cadeau de rupture. En fait, quelques années plus tôt, c'est Yvonne Printemps qui devait jouer *La Malibran* mais Guitry préféra Géori Boué à son épouse qui n'avait pas le talent d'Yvonne. Il donna donc assez cruellement à Geneviève le rôle d'une mauvaise chanteuse.

4.5. Deux études de cas

Il nous a semblé que *Désirée Clary* et *Donne-moi tes yeux* marquent d'une part clairement le début et la fin de la carrière cinématographique de Geneviève de Séréville. Ils sont d'autre part des rôles importants pour elle dans une carrière qui ne l'est pas tellement.

4.5.1 *Le Destin fabuleux de Désirée Clary* (1943)

Sacha, reconstruteur illusionniste de l'histoire, a toujours été fasciné par les amours qui tournèrent court de Bonaparte et Désirée Clary. On sait que, sans l'arrivée de Joséphine de Beauharnais, Désirée serait devenue impératrice des Français. Elle faillit également devenir Reine d'Espagne, en épousant Joseph, frère

de Napoléon, mais c'est sa sœur Julie qui obtint le rôle. Désirée devint finalement Reine de Suède en épousant Bernadotte qui n'aimait guère Napoléon, et qui permit ainsi à son épouse de se venger. Toutes ces virtualités intéressent Sacha et stimulent son imagination.

Bizarrement, l'auteur du scénario de la première partie du film n'est autre que Napoléon puisque le film s'inspire de son roman autobiographique : *Clisson et Eugénie*. Napoléon pense, de tout évidence à Désirée et à lui-même quand il écrit :

« Eugénie avait 16 ans, de jolis yeux, une taille ordinaire. Sans être laide, elle n'était pas une beauté. Clisson avait dédaigné les femmes et l'amour mais la douceur ne trouve pas de résistance. Le cœur de Clisson, accoutumé aux victoires et aux grandes entreprises, donna bientôt à sa passion un caractère de force et de d'inflexibilité qui lui appartenait²⁸⁶. »

Bien entendu, Guitry prolonge le roman puisque le film se termine au Retour des Cendres, sous Louis-Philippe, époque où Désirée, oubliant sa rancune et sa haine, pleure enfin la mort de celui qu'elle a aimé. Nous ne parlerons bien entendu que de la première partie qui raconte la jeunesse de Désirée et son amour pour Bonaparte puisque Geneviève ne fait pas partie de la distribution de la seconde.

Peu après Thermidor, deux petites filles voient arriver chez leurs parents un soldat en possession d'un billet de logement. C'est le jeune soldat Bernadotte que le père de Désirée met à la porte. Dix ans plus tard, Désirée et Julie, sa sœur, devenues d'élégantes jeunes filles, sont préoccupées par le sort de leur frère, victime de la chute de Robespierre. Elles se rendent à la Maison Commune de Marseille pour le tirer d'affaires. En attendant la fin des transactions effectuées par sa sœur, Désirée s'endort, mais quand elle se réveille, elle se perd dans la ville et rencontre Joseph, frère de Bonaparte, qui la reconduit chez elle. Quelque temps après, Joseph lui déclare son amour mais Bonaparte pense que cette union n'est pas souhaitable et il force son frère à épouser Julie et non Désirée. C'est lui qui épousera Désirée, mais comme il doit quitter Marseille, leur idylle s'étiole peu à peu. Bonaparte épouse finalement l'aristocrate qu'est Joséphine, ce qui scandalise Bernadotte qui ne croit plus à l'honnêteté du personnage. Quelques jours après le mariage de Bonaparte, Désirée fond en larmes en entendant son ancien fiancé lire publiquement sa lettre de rupture, en présence de Joséphine. Elle se sent outragée et, tandis que Bonaparte, confus, lui promet de passer sa vie à lui faire du bien, elle lui promet, elle, le contraire, ce qu'elle réalisera. Quelque temps après, elle est demandée en mariage par deux maréchaux mais elle leur préfère Bernadotte qui déteste Bonaparte comme elle. Elle l'épouse donc pour se venger de l'Empereur, ce qui est raconté dans la seconde partie où le rôle de Désirée/Geneviève est repris par Gaby Morlay.

²⁸⁶ Napoléon BONAPARTE, *Clisson et Eugénie* écrit en 1795, publié par *L'Illustration* en 1920, édité par Fayard en 2007.

Le tournage

Trois ans ont passé sans que Sacha fasse de cinéma car la guerre a ralenti considérablement la production. Geneviève a vieilli. Elle a maintenant 29 ans et joue le rôle d'une jeune fille de 17 ans, mais elle va être remplacée dans la deuxième partie du film par Gaby Morlay, valeur sûre du cinéma d'avant-guerre qui en a 46. Son partenaire, dans la première partie, était Jean-Louis Barrault qui jouait le rôle de Bonaparte. Sacha sera désormais Napoléon mais il n'aura pas sa femme pour partenaire puisque Guitry lui a retiré son rôle un peu comme il retire son rôle à la jeune et médiocre actrice de *Le Comédien*. Ce changement spectaculaire est sans doute motivé par les doutes de Guitry concernant le talent de son épouse mais il est également la preuve d'un refus affiché du naturalisme qu'il reproche par exemple aux *Visiteurs du soir* (1942) de Marcel Carné. Noël Simsolo a évoqué la distanciation brechtienne de ce film. Guitry refusa d'en faire une biographie naturaliste du type de celles que l'UFA consacrait alors à Schiller ou à Rembrandt.

« J'ai retrouvé un texte de Brecht et un de Guitry qui se rapprochent absolument. Quand j'ai vu jouer le Berliner, j'ai pu constater que le jeu conseillé par Brecht ressemblait beaucoup à celui de Guitry. Au théâtre comme au cinéma, pas de naturalisme. Jamais.²⁸⁷ »

Le film sort en 1942 qui est l'année où, pour la première fois de sa vie, l'une de ses épouses refuse de jouer avec lui dans *N'écoutez pas Mesdames*. *Désirée Clary* aurait permis enfin au couple de jouer ensemble. Il eût été très fascinant de voir le couple Guitry s'affronter encore, comme dans la vie, dans les rôles de maturité de Désirée et de Napoléon. Mais Sacha ne qui ne jouera que le rôle de l'Empereur ne trouvera finalement, en face de lui, que sa vieille amie Gaby Morlay de *Quadrille*.

Ce n'est sans doute pas par hasard que le personnage de Désirée voue une telle haine à Napoléon dans le film. On croit entendre Geneviève quand il fait dire à son personnage : « Aussi longtemps que je vivrai, je vous ferai du mal²⁸⁸ » et qu'il lui répond avec la même patience qu'avait Guitry avec sa femme et que tous les témoins ont constatée: « Aussi longtemps que je vivrai, je vous ferai du bien ». Dans

²⁸⁷ Noël SIMSOLO, *Sacha Guitry cinéaste, op.cit.*, p. 94.

²⁸⁸ Sacha GUITRY, *Cinéma, op.cit.*, p. 695.

la vie, elle vient de lui refuser une pièce. Cette fois-ci, c'est lui qui la congédie. On ne croit pas tellement à son argument d'un changement d'acteurs à cause du vieillissement des personnages. Il existe de très bons maquilleurs qui savent fabriquer de jolies rides. Sacha l'a prouvé lui-même cent fois.

Le personnage de Désirée Clary



Bonaparte hésite entre les deux sœurs Clary



Napoléon dirige l'influençable Désirée

Désirée se montre, dès le début, à la fois organisée et floue. Elle parle à sa mère avec beaucoup d'autorité et elle est bien plus au courant qu'elle des conséquences de Thermidor et de la politique en général. Ce sont les deux sœurs et non la mère qui vont tenter de délivrer leur frère condamné par le tribunal. Mais quand elle doit passer à l'action, elle prend quand même le temps de croquer les petits gâteaux de sa mère et de s'intéresser à sa coiffure. En fait, une fois dehors, ce n'est pas elle qui dirige les opérations, c'est sa sœur. Elle se contente d'attendre et elle s'endort. Très étourdie, elle se confie ensuite à Joseph qu'elle ne connaît pas et lui donne un rendez-vous imprudent. Finalement leur rendez-vous n'aura pas de suite et c'est sa sœur qui épousera Joseph comme le conseillait Bonaparte. Elle acceptera sans broncher que Bonaparte la garde pour lui et, aussitôt après sa décision, elle sautera sur ses genoux comme une petite fille (on se rappelle la chanteuse d'*Ils étaient 9 célibataires* qui sautait sur les genoux d'André Lefaur et cachait sa tête dans son cou). Elle devient pourtant à nouveau énergique quand elle écrit sa lettre de rupture et qu'elle décide de rendre visite à sa sœur pour « voir » Joséphine et se

venger. Mais, fragile à nouveau, elle s'effondre en voyant son ex-fiancé lire sa lettre à l'assemblée.



Ulcérée par cette humiliation publique elle décide de se venger et promet à Napoléon de lui faire le plus de mal possible. Dans le salon de sa sœur fréquenté par les jeunes maréchaux de Napoléon, elle complot. L'un d'entre eux est désigné par Napoléon qui se mêle de ses affaires de cœur. Un autre est trop timide pour déclarer sa flamme (C'est Georges Grey qu'elle a aimé dans *Ils étaient 9 célibataires*, et avec lequel elle tournera son premier film sans Guitry : *Plume la poule*.) Finalement, elle les refuse tous les deux. La vengeance la pousse à choisir Bernadotte le seul des maréchaux qui n'aime pas Napoléon. Elle prend les choses en mains, se rend chez lui et lui demande de l'épouser.

C'est une femme à la fois autoritaire et versatile, assez conforme à ce qu'en dit Napoléon en parlant à son frère : « Toi, Joseph tu es d'un caractère indécis et il en est de même de Désirée²⁸⁹ ». La mère de Désirée lui dit la même chose : « N'es-tu pas toi-même indécise ? » et Désirée répond calmement : « Certes, je n'ai pas le caractère déterminé de Julie mais quand je veux quelque chose, il me semble que je le veux bien²⁹⁰ ». En effet, dans son choix d'un mari ou d'une arme, elle se montre très entreprenante. Mais son indécision est celle de Geneviève.

²⁸⁹ Sacha GUITRY, *Cinéma, op. cit.*, p.688.

²⁹⁰ *Ibid.*, p.686.

Geneviève, actrice de *Désirée Clary*

Geneviève a donc maintenant 29 ans et Guitry, qui ne veut pas la vieillir, n'hésite pas à la rajeunir et lui fait jouer un rôle primesautier de très jeune fille. Dans le film *Désirée Clary*, elle est assez capricieuse, comme dans la vie, selon Madame Choisel. Elle flirte imprudemment avec Joseph, joue à cache-cache avec Napoléon, admire avec lui le clair de lune et lui écrit des lettres très sentimentales. Elle engloutit des petits fours avant de sauver son frère de la prison et refuse de porter un chapeau pour se rendre à la Maison du peuple où elle s'endort dans la salle d'attente. Enfin, telle une adolescente qui se croit incomprise, elle aime « se sentir aimée » quand elle a effrayé sa famille par sa disparition soudaine. Tout ceci ressemble beaucoup à Geneviève.

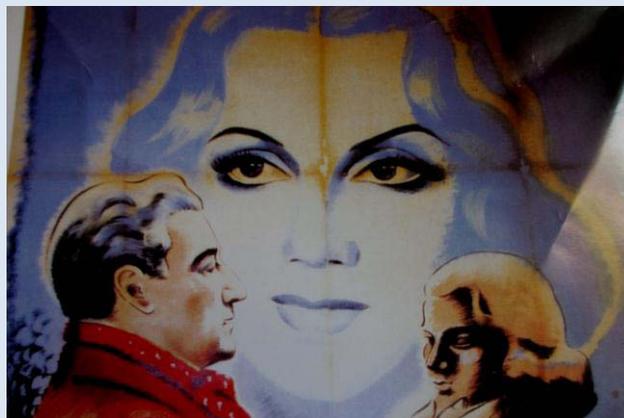


Possède-t-elle encore la charmante spontanéité qu'elle avait dans *Remontons les Champs-Élysées* ? Pas tout à fait car la Guerre l'a empêchée de poursuivre, dans le calme, son idylle avec Sacha. Elle qui recherchait la paix, elle a subi l'invasion allemande et l'exode. Son héros, son mari-père rassurant, s'est quelque peu fragilisé. C'est ce qu'elle dit dans ses mémoires. Sacha n'est plus du tout l'illusionniste séducteur qu'elle a connu. Il est bouleversé par l'invasion allemande. « L'essentiel, vois-tu maintenant, c'est de savoir souffrir ensemble », lui dit-il. Et elle commente :

« J'étais étourdie par sa douleur qui venait s'ajouter à la mienne. Jamais je ne pourrai oublier son visage défait, son effondrement²⁹¹. »

On est loin des jours heureux de l'avant-guerre. La guerre l'a changée. Pendant le tournage de *Désirée Clary*, elle se montre assez immature. A la différence de Jacqueline Delubac, elle crie sans cesse et insulte Sacha, comme une fille qui conteste l'autorité de son père. Sa voix a changé. Elle est plus métallique voire parfois nasillarde. Le ton est plus sec, voire péremptoire quand elle dit : « Je ne marie pas, je me venge ! » Ce n'est plus « la Biche » maladroite qui lançait mutinement des cailloux dans les fenêtres, ni la chanteuse mélancolique, dotée d'un ahurissant micro-bouquet et d'une lampe torche. Elle se guinde. Elle sourit beaucoup trop. Sa perruque trop influencée par les coiffures 1943, est très rigide. Elle est bien moins sensuelle et vivante que sa sœur Julie, jouée par Yvette Lebon.

4.5.2. *Donne-moi tes yeux* (1943)



Affiche du film (détail)

Le rôle de Geneviève est assez complet dans ce film. Elle est radieuse mais hésitante dans la première partie, triste et parfois cruelle dans la seconde, ce qui correspond assez à sa personnalité. Elle est moins à l'aise dans le drame et le pathétique final mais c'est un rôle très important que lui confie enfin Guitry.

²⁹¹ G. de SEREVILLE, *op.cit.*, p. 218-219.

François Bressolles (Sacha Guitry), sculpteur, tombe amoureux d'une visiteuse, lors d'une exposition. Elle se nomme Catherine Collet (Geneviève Guitry) et il prend rendez-vous avec elle pour faire son portrait. Au passage, nous visitons avec lui une exposition consacrée aux peintres de 1871 (Manet, Renoir, Cézanne) qui a un but patriotique, à savoir, montrer qu'en 1943, avec Utrillo, Matisse, Maillol et Derain, comme en 1871 avec les Impressionnistes, l'art tient lieu de victoire sur les Allemands. Catherine confie à sa grand-mère (Marguerite Moreno) qu'elle est amoureuse d'un homme âgé mais qu'elle hésite à l'épouser car elle sent qu'il lui ment. Elle accompagne Bressolles au cabaret où chante Floriane (Mona Goya) qui charme Bressolles, ce qui la désespère. Elle apprend que Bressolles veut se séparer d'elle et ne comprend pas pourquoi. C'est que la cécité menace le sculpteur qui fait semblant de ne plus l'aimer et se rend détestable car il ne veut pas lui imposer sa cécité. Floriane, la chanteuse vient rendre visite à Bressolles. Catherine les surprend et croit qu'ils sont amants. Pour se venger, elle retourne au cabaret et ridiculise publiquement Floriane qui lui explique que Bressolles est aveugle et qu'il a besoin d'elle. Catherine lui offre alors de vivre avec lui. Il accepte.

Le couple Guitry réussit vraiment, semble-t-il ici, le meilleur des films que Guitry tourna avec et pour Geneviève. Beaucoup de critiques le pensent. Pour le terrible Paul Vecchiali qui est sévère avec *Quadrille* et *Désirée Clary*, « ce n'est pas un film gentil. Il est même assez cruel...C'est un film poignant, voilà²⁹² ! ». Il le préfère à tous les autres films de Guitry. Pour Noël Burch et Geneviève Sellier qui ne sont pas toujours tendres avec Sacha: « C'est une réflexion originale sur le regard masculin²⁹³ ». Pour Lorcey, « C'est une bande méconnue dont les qualités sont bien plus attachantes qu'on ne l'a cru.²⁹⁴ ». Pour Simsolo, « sa rhétorique est canalisée dans une volonté d'économiser les effets et d'éviter d'inutiles virtuosités. C'est une œuvre sobre, d'une facture admirable et supérieure à celle qui domine sur les films de la période²⁹⁵. » Enfin pour Jean-Philippe Ségot, « C'est une jolie mais triste histoire...un témoignage assez saisissant du quotidien de la vie sous l'occupation²⁹⁶. »

Une chronique de l'Occupation

Sacha utilise ici une œuvre de son grand-père maternel : René de Pont-Jest qu'il définit avec admiration comme « un ancien officier de marine, romancier

²⁹² Paul VECCHIALI, *op.cit.*, p. 738.

²⁹³ Noël BURCH et Geneviève SELLIER, *op.cit.*, p. 208.

²⁹⁴ Jacques LORCEY, *Les films de Sacha Guitry, op.cit.*, p.153.

²⁹⁵ Noël SIMSOLO, *S. Guitry, Cahiers du cinéma*, Collection auteurs, 1988, p.95.

²⁹⁶ Jean Philippe SEGOT, *op. cit.*, p.336.

chroniqueur, homme très distingué, esprit fin, fine lame, aimant les femmes, aimant le jeu - type disparu du Parisien à guêtres blanches sous pantalons à carreaux - donne chez lui rue Condorcet des bals masqués quatre fois l'an. Tout Paris s'y presse²⁹⁷ ».

Son roman *Aveugle* », paru en 1888, oppose deux formes d'aveuglement symbolisées par les deux frères : Jacques et Rémy de Blaisan. Jacques voit sa vue se détériorer peu à peu et ne veut pas condamner son épouse Valentine à partager la vie d'un handicapé. Rémy de Blaisan, lui, est aveugle puisqu'il ne « voit » pas que Marthe sa femme le trompe et il avoue : « Mon frère a perdu la vue et c'est moi qui suis vraiment l'aveugle ». Comme dans *Un Roman d'amour et d'aventures*, comme dans *La Vie d'un honnête homme*, Guitry est hanté par le problème du double. Mais il supprime, dans un silence assourdissant, le personnage de Rémy, le frère trompé par sa femme car Rémy lui ressemble beaucoup trop et lui rappelle les incartades renouvelées de Geneviève. Les critiques du film (Burch, Sellier et Simsolo), sans évoquer le personnage double de roman de René de Pont-Jest ne s'y sont pas trompés et Noël Simsolo déclare : « Le final est conforme au désir réel de Guitry : être aveugle pour ne plus voir les fautes de Geneviève et la garder encore pour lui²⁹⁸. »

Geneviève lui réclamait un grand rôle depuis longtemps car sa carrière théâtrale était terminée depuis deux ans et *Désirée Clary* l'avait laissée insatisfaite. Cette fois-ci, elle va jouer sa vie avec Sacha en public. Elle sera sans le savoir, en filigrane, la Marthe du roman de René Pont-Jest. Elle sera aussi la seule vedette d'un ouvrage qui décrit leur époque car, avec l'opérette *Le Dernier Troubadour* et *Fausse alerte*, c'est l'œuvre de Guitry qui parle le mieux de l'Occupation vue du côté du marché noir, des problèmes de transports, des pannes d'électricité (il faut avoir une lampe pour se promener le soir), du « marché noir » comme on disait alors (on achète son cochon au cabaret) et on évoque les « matières premières » dont le pays manque.

Bien entendu, c'est aussi une œuvre de propagande comme *Ceux de chez nous*, qu'il projette d'ailleurs à cette époque avec quelques problèmes, puisque Sarah Bernhardt était juive mais il ne transige pas. *Ceux de chez nous* tentait de prouver

²⁹⁷ Sacha GUITRY, *50 ans, op.cit.*, p.318.

²⁹⁸ Noël SIMSOLO, *op. cit.*, p. 95.

que la France comptait parmi ses citoyens des gens remarquables contrairement à ce que prétendait la propagande allemande. Dans *Donne-moi tes yeux*, Guitry fait la même chose en célébrant les peintres et les sculpteurs de 1943 mais il rappelle aussi que la guerre et l'occupation allemande de 1871 n'ont pas interrompu la création artistique. « Voilà ce que faisaient des hommes de génie », dit Bressolles, « à l'heure où nous perdions la guerre ». A son ami qui déclare. « J'ai l'impression que ce qu'on perdait d'un côté, on le regagnait de l'autre », il répond « On a le droit de considérer, n'est-ce pas?, que des œuvres pareilles, ça tient lieu de victoires » L'ami reprend alors: « 1943, ça continue ! » et Bressolles répond « Oui, oui... La France continue²⁹⁹ ». Comment a-t-on pu dire que Guitry était germanophile ? Son attitude n'a pas changé depuis 1915, avec *Ceux de chez nous*.

De toute façon, on est toujours injuste avec lui quand on fait de son œuvre une mousse de champagne intemporelle ? On prétend qu'il a ignoré le Front Populaire alors que les syndicats de l'époque sont très présents dans *Quand jouons-nous la comédie ?*(1935). Dans *Donne-moi tes yeux*, il évoque les spectacles du moment et, dans le cabaret où chante Floriane (Mona Goya), Maurice Teynac imite les acteurs célèbres : Michel Simon, Louis Jouvet et Jean Tissier. Teynac fait aussi allusion aux problèmes de ravitaillement puisque, dit-il, « les français maigrissent » et son quatrain est dédié aux dames maigres. Floriane elle-même chante « Je suis seule ce soir » qui rappelle beaucoup le « J'attendrai », repris dans *Le Dernier Métro* (Truffaut, 1980), que fredonnaient avec mélancolie les femmes de prisonniers.

Des amours intermittentes

Le film a donc été tourné sur la demande de Geneviève qui obtint enfin un grand rôle moderne, celui de Catherine Collet. Elle joue un personnage qui lui ressemble et dont le visage de moineau un peu crispé et le regard perçant s'opposent à la lourdeur marmoréenne de Guitry. Tous deux jouent leurs querelles et leurs réconciliations qui se poursuivirent, dans leur vie, pendant cinq ans. Leur séparation officielle eut lieu un an après le film, en avril 1944, mais ils ne divorcèrent qu'en

²⁹⁹ Sacha GUITRY, *Cinema, op. cit.*, p.177.

1946. Dès septembre 1941, écrit Sacha, « Geneviève avait changé, elle était devenue acerbe, jalouse sans motif, et me rendit la vie insupportable³⁰⁰ ». En janvier 1942, il évoque son « inconduite » et déclare que tout est fini entre eux. Et pourtant leurs rapports ont bien plus ambigus que Guitry ne le dit car elle lui écrit, à la même époque, dans un style un peu « midinette » :

« Adoré, bien aimé », chéri,
Je te donne aujourd'hui ma vie.
Absorbes- moi, prends-moi en toi.
Je t'aime, je t'adore et j'ai foi,
J'ai foi en toi, en notre amour³⁰¹ »

Dans le film, comme toujours, il évoque leur différence d'âge. Quand le contrôleur de l'exposition s'étonne qu'il fasse la cour, à son âge, à une fille aussi jeune, il rétorque : « Je n'ai pas de temps à perdre », et il ajoute : « C'est vraiment une gosse. J'aime bien les enfants », ce qui est à la fois l'aveu de son amour et de son désir de paternité, voire des deux à la fois. Dans le film, il la traite d'ailleurs comme une enfant. Elle n'est pas encore sa maîtresse qu'il l'appelle déjà « mon petit bonhomme » et qu'elle se niche au creux de son épaule comme une petite fille. Comme dans *Ils étaient 9 célibataires*, elle avoue être « seule au monde ». Elle a pour unique confidente sa grand-mère (Marguerite Moreno) qui ne croit guère à la pérennité du mariage et des sentiments et avoue à Catherine qu'elle avait sincèrement aimé son mari en se mariant. Mais, « au bout d'un an, avoue-t-elle, nous nous sommes aperçus que nous nous étions trompés.... ensemble et, pendant trente-cinq ans, nous avons continué à nous tromper mais alors ...séparément ! ». L'aïeule lucide constate que l'amour de Catherine s'est déjà « refroidi ». Ils se sont déjà disputés mais « tout est oublié ! » dit Catherine qui est très amoureuse de Bressolles, même si leurs relations sont difficiles, et quand il s'enthousiasme pour Floriane, la chanteuse (Mona Goya, sa maîtresse dans la vie), elle s'affole, elle perd pied, elle se tait, douloureuse et muette, mais sa vengeance sera cruelle.

³⁰⁰ Sacha GUITRY, Dossier Guitry, BNFAS.

³⁰¹ *Ibid.*

Les « intermittences du cœur » proustiennes sont donc très visibles dans ce film qui n'est au fond rien d'autre qu'une évocation élégiaque de leur vie commune qui rappelle parfois la poésie romantique de Wordsworth à Lamartine, comme en témoigne cette séquence mélancolique du « cheminement dans la nuit », avec ses ronds de lumière mouvants et ses visages douloureux et mobiles. C'est Antigone dirigeant, à l'aide de sa torche, les pas incertains d'Œdipe aveugle. Mais c'est surtout le couple Guitry-Séréville faisant tristement le bilan de leur union.

« Décidément, je crois que nous faisons fausse route tous les deux, que notre cheminement dans la nuit ressemble étrangement à notre aventure. Je m'aperçois en effet que, ou bien je me laisse guider par toi les yeux fermés, ou bien je ralentis ta marche. Et toi-même, enfant chérie, est-ce que tu n'as pas l'impression que nous sommes en train de faire une folie, tous les deux ? Pourtant ne prononçons pas de mots définitifs, ce soir. »

Toute leur vie commune est résumée par ce dialogue mélancolique échangé au cœur de la nuit : la tendresse pour la femme enfant (« enfant chérie »), la crainte de la priver de liberté (« Je ralentis ta marche »), le doute quant à sa fidélité (« je me laisse guider par toi les yeux fermés ») ce qui annonce aussi la cécité du personnage, la crainte d'un nouvel échec conjugal (« Ne prononçons pas de mots définitifs ») et l'angoisse de se retrouver seul.

Un an plus tard, en 1944, ils n'ont toujours rien décidé mais l'internement politique de Sacha les rapproche. Contrairement à ce qu'on a écrit (on fait souvent d'elle, par misogynie et par paresse, une créature indifférente et superficielle), elle lui rend visite, le soutient et lui apporte de quoi manger. Pour la remercier du cadeau d'une sole qu'elle lui a fait parvenir en prison, il écrit un hommage comique au poisson qu'elle lui a apporté,

« Lorsque je te vois si plate, Ô sole,
Si plate que toujours tu parais être au sol,
Que n'as-tu profité de cette platitude
Pour parvenir sans peine
Au malheureux Latude
A travers les barreaux de prison de Fresnes³⁰² ? »

³⁰² Sacha. GUITRY, *Dossier Guitry*, BNFAS.

Toujours très aimante, elle lui écrit à sa sortie de Fresnes : « Je t’embrasse à t’étouffer. Tu es ce que j’aime le plus au monde³⁰³ ». Il lui offre alors un Utrillo, l’invite chez lui plusieurs fois, lui promet de lui écrire une pièce, de reprendre *Jean la Fontaine* et donc sans doute le rôle du « Rossignol » chanté par Yvonne Printemps. En aurait-elle été capable ?

Tout ceci prouve que le portrait classique de Geneviève en jeune écervelée infidèle, cruelle et prétentieuse est totalement inexact. Infidèle, elle le fut sans doute mais, en trompant Sacha, elle oubliait, un temps, sa condition de « prisonnière » façon Albertine. Elle l’humilia souvent en public comme une adolescente qui étouffe, injurie son père. En revanche, pas plus que Pauline Carton ou que Jacqueline Delubac, elle n’abandonna Sacha à la Libération. Elle ne cessa jamais de l’aimer et de l’admirer. Dans une interview de 1945, le journaliste constate : « Elle en parle comme une femme aimante qui le défend contre les accusations. Elle fait preuve d’une grande élégance de cœur³⁰⁴ ».

Elle dit, dans une autre interview³⁰⁵, qu’elle l’excuse et le comprend : « Il est innocent pour ce qui est de l’Occupation. Il a rendu service autant qu’il a eu l’occasion de le faire ». Elle tient encore, dans ses mémoires, des propos qui ne sont ni ceux d’une ingratitude ni ceux d’une femme superficielle :

« Il fut admirable de courage, d’audace et de patience... Il ne comprenait rien à la politique. Il avait un fond d’ingénuité, une confiance quelquefois excessive... Nous lui devons beaucoup. Malheureusement certains l’ont oublié. Ceux surtout qui lui sont redevables de leur fortune d’aujourd’hui et de leur tranquillité³⁰⁶ ».

Leur divorce même ne parvint pas à les séparer et il lui écrivit affectueusement, trois ans après, en 1949 : « Nous avons bien failli nous fâcher pour toujours et j’estime que si notre tendresse a franchi tous les obstacles, elle ne craint plus rien ». Burch et Sellier consacrent deux pages à *Donne-moi tes yeux* et constatent, chez Guitry, l’étonnante évolution du misogyne qu’il était dans ses films

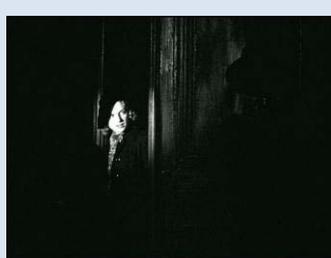
³⁰³ Cité par Sacha GUITRY dans sa *Lettre à L’Héritier*, BNFAS.

³⁰⁴ Origine inconnue, *Dossier Guitry* BNFAS..

³⁰⁵ Geneviève de SEREVILLE, *Une Semaine dans le monde*, 10.5. 1947.

³⁰⁶ Geneviève de SEREVILLE, *op.cit.*, p.227.

d'avant-guerre. Constatons, déjà, sa relative modestie puisque, dès le générique, il renonce à la triple ou quadruple définition de son activité et se contente de dire qu'il s'agit d'un « film de Sacha Guitry ». Ce n'est finalement que l'histoire d'un sculpteur aveugle désormais dirigé par une Geneviève-Antigone qui verra clair pour eux deux, même si son rôle n'est que celui, peu gratifiant, de l'infirmière d'un malade, ce qui ne révolutionne guère la condition féminine. Symboliquement tout de même, elle représente la lumière, elle qui brandissait déjà sa lampe-torche (un bâton de vieillesse ?) lors de leur promenade nocturne et aussi, bizarrement, lors de son tour de chant dans *Ils étaient 9 célibataires*.



Seule



Seul

Cette sombre promenade annonce ce qui les attend .Ils se regardent tristement et ne se voient déjà presque plus. Un sourire d'adieu fragile de Catherine, un dernier

geste tendre de la main et elle disparaît derrière la porte. Dans l'escalier, elle est vue de profil et nous sommes autorisés à la voir pleurer. Bressolles se retrouve seul dans ce qu'il appelait « le petit cercle de lumière » où ils s'aimaient auparavant. C'est un poème élégiaque en images.

Du couple « incestueux » au couple complice.

Le thème de la cécité est par ailleurs, comme le remarquent Burch et Sellier, assez fréquent à l'époque et symbolise, avec d'autres traits repérables, l'échec ressenti au cinéma et ailleurs par les hommes de l'Occupation humiliés par la défaite : « une source d'inspiration majeure pour ces récits d'hommes absents, manquants, en fuite ou châtrés³⁰⁷ ».

Une scène du début du film semblerait témoigner de cette évolution de Guitry due à la guerre. Une « petite femme », (Mila Parély) qui pourrait être la sœur de Nono ou de la femme entretenue du *Veilleur de nuit*, vit de ses charmes et passe successivement d'un homme riche à l'autre. Sur le tableau pour lequel elle a posé, elle est nue et on évoque à son sujet l'audacieuse Lédä qui nous rappelle *Remontons les Champs-Élysées*. Or, elle se fait littéralement « acheter » en quelques minutes par un amateur d'art qui confond la peinture et le sexe et apprécie Mila uniquement parce qu'elle a inspiré une belle œuvre érotique. C'est une fois de plus d'un « célibataire de l'art » proustien qui n'aime que les êtres qui lui rappellent les chefs-d'œuvres de l'art, comme l'est Guitry lui-même dans ce blason qu'il consacre à Geneviève :

« On s'aperçoit que tes beaux yeux sont du Renoir
Que l'ovale de ton visage est du Watteau
Que ton corps est de Fragonard
Et que tes mains, comble de l'art, sont sûrement de Tiepolo³⁰⁸ »

L'objet Mila trouve acquéreur et, en quelques secondes, elle se transforme du tout au tout pour plaire à son acheteur. Elle qui faisait étalage d'un bagout

³⁰⁷ Noël BURCH et Geneviève SELLIER *op.cit.*, p.120.

³⁰⁸ Sacha GUITRY, *Dossier Guitry*, BNFAS.

impressionnant, elle se tait soudain pour s'adapter à son nouveau propriétaire, et son turban géant, agité de soubresauts, la rend à la fois caricaturale et pathétique. Guitry s'amuse et ne compatit pas du tout à cette déchéance. En dépit des « progrès » constatés par Sellier et Buch, le regard de Sacha, plus amusé que moralisateur, reste donc celui d'un parfait macho. Il ne faut donc pas exagérer l'importance de sa conversion.

Son attitude à l'égard de Geneviève, lors de l'exposition, est d'ailleurs paternaliste et dictatoriale. Ses vêtements très amples (le chauffage est déficient pendant l'Occupation) et sa majesté naturelle en font, face à la frêle jeune fille ravie et muette, un meneur de jeu questionneur irrésistible. En un clin d'œil, il l'engage comme modèle mais son but n'est pas vraiment esthétique et la fait pénétrer autoritairement dans la salle de l'exposition. Trois secondes plus tard, il fait semblant de lui téléphoner en se plaçant derrière elle et la convoque dans son atelier. Elle accepte ce jeu sans broncher. Elle a vraiment l'air d'une écolière auprès de ce géant qui a conservé pardessus et chapeau. Elle est prête à tout. L'insolente gourmandise de Bressolles est celle du Louis XV carnassier s'apprêtant à croquer la Biche. Dans la suite du film, il la tutoiera presque toujours alors qu'elle le vouvoiera et il l'appellera « mon petit bonhomme » comme si elle était sa fille. Reconnaissons quand même que Geneviève (est-ce l'austérité due à la guerre ?) n'est plus du tout la froufrouillante nymphette de *Remontons les Champs-Élysées* ou de *Désirée Clary*. Elle n'est même plus la « française jeune et sportive », sortie des pages de *Marie-Claire* en 1938. Elle est vêtue de noir ou de noir et blanc comme une collégienne de l'époque et ses toilettes sont inexistantes. Rien à voir avec l'élégante parisienne interprétée, à la scène comme à la ville, par une Jacqueline Delubac transformée en gracieux objet de collection par son mentor.

En revanche, elle retrouve le charme et la présence qu'elle montrait dans *Remontons le Champs-Élysées*. Sa spontanéité, son persiflage, ses jeux de mots, ses rires étouffés en font souvent l'égale de son partenaire. Leur bonheur de jouer ensemble, leur complicité, leur tendresse sont évidents. Par exemple, quand ils font semblant de se téléphoner à l'exposition ou quand ils se tiennent de part et d'autre de la porte d'entrée, lors de la première visite de Catherine. C'est vraiment un couple

d'acteurs. On pense au couple Tura de *To be or not to be*, (Lubitsch, 1942) qui partagent une certaine forme d'humour et qui éprouvent une certaine affection l'un pour l'autre. Ils sont moins convaincants dans la courte scène finale où Sacha retrouve un peu la diction pompeuse, très avant-guerre de 1914, qu'il admirait chez Lucien comme chez Sarah Bernhardt. Il n'est sans doute plus temps pour le couple Guitry de parler d'amour de façon convaincante et cette fin « positive » nous semble un peu artificielle. Elle ne correspond plus à la réalité de leur couple, à cette époque.

C'est pourtant dans ce film réussi où elle est presque toujours présente à l'écran (quel hommage à la femme en temps de guerre !) que les qualités véritables de Geneviève sont, le plus souvent, exploitées par Guitry. Une grande spontanéité, beaucoup d'ironie et de finesse, de vivacité, d'intelligence même, pourvu qu'elle soit soutenue par un grand acteur. Loin de lui, mal accompagnée, elle s'étirole et elle est beaucoup moins à l'aise dans l'émotion.

Toutes ces qualités auraient sans doute pu faire d'elle une excellente actrice mais ses problèmes personnels, la situation dramatique à laquelle elle fut mêlée (l'exode, les bombardements, l'Occupation, l'angoisse suscitée en elle par l'imprudence de Guitry dans ses rapports avec les Allemands, son emprisonnement) ont fait d'elle une victime. Elle pensait trouver enfin chez lui le calme, la sérénité et une réponse à ses angoisses de petite fille. Elle dut se contenter d'assister, ébahie, au travail incessant de Sacha qui, comme d'habitude, n'eut guère de temps à lui consacrer. C'est une carrière manquée mais ce n'est pas une mauvaise actrice quoi qu'on ait pu en dire.

4.6. Geneviève après Guitry

4.6.1 *Plume la poule* (Walter Kapps, 1946)

Plume la poule est un village de Gascogne dont le maire est (bizarrement pour l'époque) une femme. Des étudiants viennent aider les paysans aux travaux des champs ...en chantant. La fille du maire (Geneviève de Séréville) tombe honteusement amoureuse de l'un d'entre eux qui est étudiant en médecine mais tout s'arrange in fine.

Si l'on en croit Vecchiali « tout finira bien pour l'honneur, le travail, la famille, sans doute la patrie ». « Le film est joué avec adresse », dit-il, ce qui est flatteur pour l'ex Madame Guitry mais il dit aussi qu'il est difficile de « croire à toute ces fariboles ». Cette réussite (en tant qu'actrice) ne permit pas à Geneviève de Séréville qui n'avait rien tourné depuis la Malibran (1944) de reprendre sa carrière. Elle tournera son dernier film 5 ans plus tard.

4.6.2 Si ça vous chante (Jacques Loew, 1951)

Ce n'est pas vraiment un rôle qu'on lui confie car la vedette du film est le Suisse Pierre Dudan, très célèbre à l'époque, qui joue le double rôle d'un chanteur à succès et de son sosie qui l'admire. Elle participe donc au spectacle dont Pierre Dudan est la vedette sous son vrai nom de Jacqueline de Séréville.

Elle a beaucoup changé. Elle est devenue blonde, légèrement empâtée et elle arbore, sur son bustier orné de petite ailes, un gigantesque cœur brodé. Elle a l'air fatigué et elle chante assez tristement :

« Les mots d'amour sont inutiles
Et nous les connaissons par cœur
Embrassons- nous, c'est plus facile
Pour écouter battre nos cœurs. »

Trois ans plus tôt, dans *Méditation* de Max de Vaucorbeil et Paul Géraudy (1948) que possède la BNF, elle faisait pourtant preuve d'un réel talent grâce à sa voix fraîche et haut-perchée et montrait une réelle sensibilité, mais elle s'en tenait déjà au même registre « romantique ».

« On aime d'abord par hasard
Par jeu, par curiosité
Pour avoir, dans un regard,
Lu des possibilités. »

C'est ainsi que se termina médiocrement la carrière de celle qui triompha dans le cinéma de Guitry de 1938 à 1944.

Une question se pose finalement en ce qui les concerne. Comment Guitry put-il donc aimer et choisir comme interprète quelqu'un qui lui convenait aussi peu, une femme qui « n'était pas son genre » encore qu'il ait dit dans *Elle et moi*

« Tu es aussi peu que possible la femme qu'il me faut
C'est bien tentant³⁰⁹. »

Nous tenterons d'analyser ce que chacun d'entre eux put apporter à l'autre et ce qu'il (ou elle) lui retira.

Qu'apporta Geneviève à Guitry?

Elle lui offrit, bien entendu, sa jeunesse. « Tu es jeune, adorablement jeune³¹⁰ », lui écrit-il. Il a l'impression de revivre ses amours avec Yvonne. Elle fait entrer dans sa maison la jeunesse, le cinéma, les voyages, l'Angleterre qui le fascine et Hollywood où elle s'est juré de devenir actrice. Elle donne un air nouveau à la vieille maison de Lucien Guitry et joue spontanément son rôle de « Fermière de Ternay », avec ses biches et ses poulets. Sacha dit à Madame Choisel : « Elle est délicieuse, n'est-ce pas ? J'aime son caractère enjoué, sa façon de tout prendre avec désinvolture. C'est une sorte de Claudine en vacances. Vous allez vous amuser avec elle.³¹¹ » Il est vraiment fou d'elle comme le prouve le poème ci-dessous que nous avons déjà cité en partie :

« Dès l'abord, à te voir
Geneviève, il n'est pas bien aisé de savoir
Quel est l'auteur de ton portrait
J'entends, par ton portrait, tes couleurs, tes traits
A l'examiner de plus près
On s'aperçoit que tes beaux yeux sont du Renoir...³¹² »

³⁰⁹ Sacha GUITRY, *50 ans, op.cit.*, p. 102

³¹⁰ Geneviève de SEREVILLE, *ibid.*, p. 40.

³¹¹ Fernande CHOISEL, *op.cit.*, p. 165

³¹² Sacha GUITRY, Dossier Guitry, BNFAS.

Ce qu'elle lui apporta aussi (et on le dit rarement) c'est l'espoir de fonder enfin une famille et d'avoir des enfants. Il vient d'échouer pour la troisième fois dans sa tentative de vivre avec une femme et, se renseigne effrontément auprès du docteur de famille, avant de se marier, pour savoir si sa femme n'est pas stérile comme Geneviève le raconte : « Résumons-nous, docteur », lui dit-il ému, « Geneviève peut-elle avoir un enfant ? ». Le Professeur Abami répondit alors : « Non seulement, elle peut en avoir un mais elle peut en avoir plusieurs ! ». Sacha l'interrompit vivement et dit : « Hum. Je n'en demande pas tant³¹³ ! ».

Mais Geneviève n'eut pas d'enfants et cet échec contribua sans doute à leur séparation. Le désir d'enfant de Sacha subsista mais, faute de grive..., c'est finalement Geneviève qu'il voulut adopter. Madame Choisel raconte :

« Il proposa le divorce à Geneviève en lui précisant qu'une fois le jugement rendu, il s'emploierait à l'adopter. Elle n'aurait donc pas à changer de nom. Elle deviendrait sa fille³¹⁴ ».

Il avait autrefois demandé à Jacqueline de jouer ce rôle filial dans ses pièces où il confondit parfois les filles et les maitresses. Dans *Le Nouveau Testament*, pendant longtemps, on ne sait pas si Jacqueline est sa fille ou sa maitresse et, à la fin du film, le père et la fille partent en voyage avec le même entrain bizarre que le couple marié de *Bonne Chance*. Le mouvement s'accroît avec Geneviève qui sera sa fille dans *L'Ecole du Mensonge* (il partira également avec elle en vacances sur la Côte d'Azur). Dans *Florence* (1939), il fera également passer sa fille pour sa maitresse car Geneviève correspondait parfaitement à ce personnage ambigu qui disparut, comme elle, dans la réécriture de *Florence* devenue *To3*, en 1949. Enfin, la chanteuse des *9 Céliataires*, jouée par Geneviève, épouse d'abord un vieillard, puis un jeune homme, et elle déclare alors que son ex-mari est son père.

Ce qu'elle lui offrit en partage, c'est aussi son aristocratie qui compensait un peu celle que lui avait fait perdre sa mère René de Pont-Jest en épousant un roturier comme Lucien Guitry. Il a créé et joué avec plaisir, pour compenser cette perte,

³¹³ Geneviève de SEREVILLE, *op.cit.*, p 114.

³¹⁴ Fernande CHOISEL, *op.cit.*, p. 221-222.

quelques nobles originaux : le baron mélancolique excellemment joué par Jean-Laurent Cochet³¹⁵ dans une reprise récente de *Tu m'as sauvé la vie*, le baron suicidaire puis triomphant du *Trèsor de Cantenac* ou le duc de Troarn fauché de *La Fin du monde*. Le jour de son mariage, Geneviève fut conduite à l'autel par le Prince Poniatovski et quand elle rencontra sa secrétaire qu'il appelait « La Baronne », Sacha, devenu soudain respectueux des titres nobiliaires, cessa de faire cette plaisanterie pour ne pas offenser Geneviève. On se souvient aussi qu'il avait demandé à Jacqueline d'écrire De Lubac en deux mots !

Ce qui lui plut enfin, c'est d'être le Pygmalion de Geneviève comme il avait été celui d'Yvonne et de Jacqueline mais il fut très déçu par elle. Il avait cru qu'elle aimait le théâtre autant que lui. Pourtant, saisi d'un doute peut-être, au moment où il la rencontra, il fit représenter à nouveau, en 1938, au Théâtre de la Madeleine, *Le Comédien* qui est l'histoire d'une jeune comédienne incompetente.

Il est hélas lucide, malgré sa passion et il comprend très vite que Geneviève et lui ne partagent pas le même amour de la scène.

Quels problèmes posa-t-elle à Guitry ?

La différence d'âge à l'intérieur du couple le préoccupait depuis longtemps et à l'époque où, marié à Charlotte Lysès, il était beaucoup plus jeune que son épouse, il en parlait déjà dans ses pièces. Et cependant, il se lança tête baissée, dans une idylle avec Geneviève comme l'éternel adolescent de 53 ans qu'il était resté, tout en pensant, comme son personnage de *Le Comédien*, « que l'on ne peut s'aimer que si on a le même âge. Notre couple est mal assorti³¹⁶ », dit-il. Dans *Vive l'Empereur* (1941), le problème est évoqué par Casimir (Guitry) qui s'adresse à Gisèle, jouée par Geneviève :

« Casimir Il doit y avoir entre nous une certaine différence d'âge qui a dû vous frapper
Gisèle Non, je l'ai vue mais elle ne m'a pas frappée. Vous, oui ?
Casimir Ah oui,
Gisèle C'est qu'elle doit avoir pour vous plus d'importance qu'elle n'a pour moi³¹⁷ »

³¹⁵ Théâtre de la Pépinière, Paris, Juin 2011.

³¹⁶ Sacha GUITRY, *Le Comédien, La Petite Illustration* du 8 mars 1921, p.11.

³¹⁷ Sacha GUITRY, *Vive L'Empereur*, Solar, 1973, p. 64.

Dans la scène du film *Remontons les Champs Elysées* où il présente Geneviève, il souligne aussi cette différence d'âge qui les préoccupe : Louis XV (Sacha) lui demande son âge à La Biche (Geneviève) qui répond : 16 ans ! Or, Louis XV craint beaucoup la mort car l'implacable pythonisse (Jacqueline Delubac) lui a révélé qu'il mourrait le même jour que son ami Chauvelin qui n'est plus tout jeune. Ce « memento mori » est incarné par la très raisonnable Jacqueline.

Un épisode de leur vie renforce encore ce malaise. Sacha et Geneviève rencontrent un jour la vieille Charlotte Lysès qui les bouleverse et c'est pour eux un second « memento mori ». « Pour la première fois » dit-elle, « je pense réellement à l'âge de Sacha³¹⁸. Ils sont tellement gênés qu'ils ne parviennent même pas à en parler, ce qui fait de cette rencontre un dangereux « squelette dans le placard ». « Plus jamais, entre nous, il ne fut question d'elle. » conclut-elle.

Autre problème pour Sacha, le manque de curiosité littéraire de Geneviève qui n'est pas une intellectuelle. Elle lit passionnément *Cinémonde*, ce qui fait sans doute horreur au lettré qu'est Guitry. Dans *Elles et toi* (1947), qui fut écrit juste après leur séparation, les remarques désobligeantes sur l'ignorance des femmes abondent. Selon lui, comme Yvonne, Geneviève converse volontiers avec ses petits chiens mais elle n'a ni sa robustesse physique ni sa passion du théâtre. Par ailleurs, elle est fragile, souvent malade : « Petite santé³¹⁹ » dit le médecin qu'ils consultent. Elle mourra très jeune, à moins de 50 ans.

Enfin, le travail les oppose également. Geneviève est stupéfaite de le voir travailler autant. Aristocrate fortunée (son père possède trois grosses usines au Mans et à Nantes), elle a toujours été oisive. L'indifférence grandissante de Sacha qui ne pense qu'à son œuvre, est telle qu'elle lui en veut et Madame Choiseul a pitié d'elle. « Sacha travaillait toujours », écrit-elle « il n'avait pas de temps à perdre. De temps en temps, il tendait une oreille et continuait à construire ce que la femme du I dirait à son amant du III³²⁰ » »' « Quand il rédigea *De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain* », dit-elle encore, « il ne quittait plus sa table de travail, ne dormant que quelques heures

³¹⁸ Geneviève de SEREVILLE, *op.cit.*, p. 62.

³¹⁹ *Ibid.*, p.114.

³²⁰ *Ibid.*, p.211.

par nuit ³²¹ ». Bientôt Geneviève prendra un amant pour se distraire : Podesta, son professeur de chant.

Qu'apporta Guitry à Geneviève ?

Sacha est pour Geneviève de Sérévile le symbole évident de sa montée soudaine vers la célébrité. En deux ans, elle devint brusquement Miss Cinémonde et elle tourna dans deux films. Elle croit donc aux miracles quand elle se voit aimée par un des hommes les plus célèbres de France. Enfin, elle joue pour lui au théâtre et au cinéma. Sa griserie est absolue. Christine Baggio de *Cinémiroir* lui demande ce qu'elle voudrait devenir: « Mais ce que je suis », répondit doucement Geneviève, « je crois que le maximum de bonheur m'est donné³²² ! ».

Par ailleurs, elle le dit elle-même, Guitry a su écouter le récit de son enfance. Elle a pu, grâce à lui, exprimer la douleur qu'elle a éprouvée à la mort de sa mère. « Cette scène », écrit-elle, « a beaucoup contribué à l'amour que Sacha m'inspira, à notre compréhension mutuelle. » Elle est apparemment assez seule avant de le connaître. Ses amies habitent l'Angleterre où elle vient de passer trois ans et elle les retrouvera momentanément en allant jouer *You're telling me* à Londres. En outre, elle n'a pas de très bons contacts avec son père. Comme Sacha le lui fait dire par deux fois dans *Ils étaient neuf célibataires*, elle est « seule au monde ». En revanche, ses lettres à Sacha, très nombreuses et très passionnées, prouvent qu'elle éprouve un véritable amour pour cet homme rassurant, cette figure paternelle qui la gâte comme on gâte un enfant. Quand elle le rencontre, elle éprouve d'abord une allergie profonde « mais très vite », écrit-elle, « l'image du vieux monsieur s'estompe, puis disparaît définitivement. Je suis fascinée... Ses yeux ne quittent pas les miens. Ils sont très clairs, très bleus. J'entends des mots que je n'écoute pas. Je suis subjuguée. J'ai perdu pied. C'est à cet instant précis que je suis entrée dans sa vie³²³ »

³²¹ *Ibid.*, p.212.

³²² Christine BAGGIO, *Ciné Miroir*, n°731, 1939, p.219.

³²³ Geneviève de SEREVILLE, *op.cit.*, p.13.

C'est donc une véritable fascination qu'elle éprouve et sa personnalité se dissout devant ce regard inquiétant. Il lui faudra bien des colères et des violences publiques pour se débarrasser de cette emprise et quand elle en fait le récit apaisé, vingt ans plus tard (en 1959), elle analyse très bien cette captation qu'elle a subie. Elle fut sans doute très heureuse et pourtant, elle était toujours angoissée par l'âge avancé de Sacha.

Que lui reprocha-t-elle ?

Malgré tout l'amour qu'elle éprouve pour lui, elle est déçue par son comportement avec Jacqueline Delubac : « Sa désinvolture m'avait choquée. Etait-il donc capable de manifester cette dureté, cette brutalité même, disons-le, avec les femmes ? Cela me parut si grave que je décidai de réfléchir avant d'accepter de le revoir³²⁴ ». Ses conférences sur les femmes la gênent. « Je suis déconcertée, étonnée et même un peu désenchantée », dit-elle car « ce qu'il dit des femmes ne supporte pas l'analyse » et elle gémit « Comment peut-il espérer être heureux avec sa femme, alors qu'il connaît si mal les femmes ? ». Elle conclut, angoissée, comme toujours,

« Etre derrière un décor devant lequel l'homme que j'aime charme un auditoire avec des images haïssables pour moi, est une épreuve de laquelle je sors désorientée. J'ai à la fois une peur angoissée devant ces inconnues et la peur, plus grande encore, de le perdre lui³²⁵ »

Par ailleurs, elle sait pertinemment qu'en l'épousant, elle perdra sa liberté. « Je prévoyais l'esclavage dans lequel je devrais vivre, les légendes qui s'ensuivraient³²⁶ », écrit-elle. René Simon le lui a dit également. « Tu avais quelque chose dans le ventre. On va t'écraser, n'en doute pas. Il faut savoir ce que tu veux : L'amour ?... Ou l'amour du théâtre³²⁷ ? ». Le problème c'est que Guitry exigeait les deux. Et Geneviève n'aimait guère ses rôles. « Ils étaient aussi peu faits pour moi que possible³²⁸ », écrit-elle.

³²⁴ *Ibid.*

³²⁵ *Ibid.*, p.103-104.

³²⁶ *Ibid.*, p. 88.

³²⁷ *Ibid.*, p. 99.

³²⁸ *Ibid.*

Dès leur rencontre, il lui renvoie d'elle-même une image médiocre. Elle ne chante pas aussi bien, elle le sait, que celle qu'elle appelle « la délicieuse Yvonne Printemps ». « On ose dire que je voulais faire oublier Yvonne Printemps. Vous pensez, avec mon petit filet de voix !³²⁹ », dit-elle à un journaliste. Elle n'a pas non plus l'élégance de Jacqueline Delubac, bien qu'elle demande à Jeanne Lanvin de créer sa robe de mariage bleu-pervenche. En fait elle a plutôt le genre sportif anglais décontracté. Ce n'est pas non plus une amie des poètes, des peintres et des écrivains comme Charlotte Lysès. Elle n'est pas particulièrement jolie. Elle n'a pour elle, selon Guitry, que sa jeunesse, sa photogénie et son côté femme-enfant.

Geneviève doit également affronter le problème de la présence des épouses précédentes de Guitry. Il lui faut autant de courage (ou d'inconscience) pour affronter toutes ces actrices brillantes et aussi menaçantes pour son équilibre qu'à la seconde Madame de Winter de *Rebecca* (Hitchcock, 1939). Le temps passera. Elle se rendra compte qu'elle ne progresse guère et qu'elle ressemble de plus en plus à la mauvaise actrice du *Comédien*. Elle ne joue d'ailleurs au théâtre avec Sacha que du printemps 1939 (*L'Optique du théâtre* et *You're telling me*) au printemps 1941 (*Vive L'empereur*). Au cinéma leur carrière commune est plus longue, de 1938 (*Remontons les Champs-Élysées*) à 1943 (*Donne-moi tes yeux*) puisqu'ils ne se rencontrent plus dans *La Malibran* (1944). Elle se sent de plus en plus mal à l'aise et comme elle est assez immature, et colérique, elle jure, elle crie, elle conteste son mentor en public. Sacha comprend parfaitement ce qu'elle éprouve et il reste stoïque. Ce spectacle désespère ses proches.

Ses rôles ont été limités par son âge et son inexpérience. Elle joua deux fois les jeunes secrétaires (*You're telling me* et *Une lettre bien tapée*). Elle fut une actrice débutante dans *l'Ecole du mensonge*, sans doute prête pour une aventure libertine, en fin d'apprentissage. Devenue « grisette », elle exerça une forme romantique de prostitution dans *Vive l'Empereur*. Elle prit le goût de l'infidélité et eut plusieurs amants dans *Florence*. Enfin, elle fut une seule fois une jeune fille sage dans *Fausse Alerte*. Par ailleurs elle joua, plusieurs fois, les filles de Guitry. Dans *Le Bien-aimé*, autrefois appelée La Biche elle est désormais devenue pudiquement la fille de Louis

³²⁹ Geneviève de SEREVILLE, *La France au Combat, Les Folies Montmartre*, 29.1.1946.

XV. Dans *Florence*, elle est sa fille et non sa maitresse. Dans *l'Ecole du mensonge*, elle apprend à jouer le rôle de sa fille sur commande. Enfin elle est le fils de Guitry dans une reprise des *Deux couverts*. Lors de son dernier rôle, elle avait 27 ans et en paraissait dix de moins ce qui était gênant pour elle. Sa carrière se termine donc avec *Vive l'Empereur* (1941) car elle commit l'imprudance de refuser de jouer *N'écoutez pas Mesdames*. Elle aurait pu y jouer deux ans avec son mari et vivre avec lui, à la fois sur la scène et dans l'intimité, comme il le souhaitait. Leur vie commune ne résista pas à cette situation nouvelle. Sacha qui ne renonça jamais à son idéal du couple d'acteurs, passa la fin de sa vie avec une cinquième épouse qui deviendra actrice pour lui plaire et comprendra qu'on ne saurait vivre avec lui autrement. C'est pourquoi elle sera sa veuve.

La carrière cinématographique de Geneviève de Séréville fut brève mais sa rencontre avec Guitry fut néanmoins une chance pour le cinéma français. A eux deux, ils ont, mieux que personne, symbolisé l'atmosphère délétère de l'occupation, son marché noir, son froid, son obscurité, ses angoisses. Ils ont fait briller de tous ses feux la cour de Louis XV, ses clavecins et ses romances. Ils ont attiré notre attention sur les immigrants injustement reconduits aux frontières dans *Ils étaient neuf Célibataires* et, avec *Désirée Clary*, ils nous ont fait connaître l'étonnante destinée de cette reine de Suède provençale. Dans deux de ces films, ils nous ont donné l'image d'un couple aimant, malicieux, complice et plein d'humour. Ils devinrent graves et pathétiques dans *Donne moi tes yeux*. Leur bonheur d'être ensemble est évident dans tous ces films.

Il y a plus à regretter, sur le plan du « genre ». Il est évident que le personnage de Geneviève, malgré son côté Antigone et la symbolique de la lumière qu'elle brandit dans les rues obscurcies d'un Paris désert est aussi le portrait pathétique d'une femme chosifiée par un machiste dominateur. Sacha a certes été puni par les excès de comportement de sa femme car l'esclavage provoque des réactions brutales. Il n'y avait guère de place pour elle dans la vie de Sacha, sauf sur la scène et, comme ses autres épouses, elle souffrit beaucoup du peu de temps qu'il lui octroyait. Il lui fit découvrir un univers d'une richesse exceptionnelle mais elle souffrit toujours de s'en sentir aussi indigne. Comme elle ne sut pas se résigner à

n'être qu'un bel objet, elle s'en alla mais sa vie fut médiocre après qu'elle l'eut quitté. Ses deux derniers films (*Plume ma poule*, 1946) et surtout *Si ça vous chante* (1951) sont extrêmement faibles et ses spectacles aussi (à l'exception de l'opéra de Honegger) car elle ne sut pas travailler suffisamment sa voix malgré quelques réussites phonographiques. Une mauvaise santé la desservit également. En revanche ses mémoires sont admirables de finesse, d'indulgence, d'honnêteté et d'exactitude. C'est un très beau livre comme le pense également le spécialiste incontournable de Guitry : Jacques Lorcey.

On ne doit pas condamner Geneviève de Séréville parce qu'elle est moins brillante que les quatre autres épouses de Guitry. C'est sans doute la plus pathétique et aussi celle qui fit le plus souffrir Sacha mais on oublie toujours d'évoquer ses souffrances à elle, son manque de confiance en elle, ses angoisses, sa vulnérabilité et son talent. C'est sans doute ce que comprit Guitry. En dépit des orages et des conflits divers, il lui conserva toute son affection. Donnons-lui à nouveau la parole pour terminer. Huit ans avant sa mort et six ans après leur rupture, il écrivait encore : « J'estime que si notre tendresse a franchi tous ces obstacles, elle ne craint plus rien ».

5. Lana Marconi (1917-1990)



1945, cot.264 Dossier Guitry
BNFAS



Si Versailles m'était conté



Tu m'as sauvé la vie

Lana Marconi succède à l'épouse-enfant qu'était Geneviève de Sérévile qui, paradoxalement, permit quelque temps à Guitry de penser qu'ils auraient ensemble un héritier. Dans une lettre, Guitry évoque même, au moment où ils se querellent le plus durement, le sombre récit, tristement relaté par lui, d'un enfant conçu par un autre qu'elle aurait voulu lui faire adopter³³⁰.

Quand Sacha rencontre Lana Marconi, il ne se trouve pas en face d'une femme-enfant qui eût pu faire naître en lui un coup de foudre. Il donne plutôt l'impression d'un bibeloteur épanoui qui vient de trouver une perle rare. Cette rencontre n'est évidemment pas le fruit du hasard, comme les précédentes. A cette époque, il est tellement déprimé par l'injustice dont il a été victime à la Libération qu'il lui paraît indispensable (et ses amis le pensent aussi) de rencontrer une femme exceptionnelle pour retrouver son équilibre et sa joie de vivre.

Comme toujours, il souhaite trouver une femme-actrice qui partage non seulement sa vie mais sa passion pour le théâtre. Il se sent solitaire, misérable et coupé du Tout-Paris qui l'a rejeté. Il vient de proposer le mariage, sans succès, à Jacqueline Delubac et à Arletty, propositions soudaines et irréfléchies, qui donnent l'impression que l'essentiel n'est pas, pour lui, d'être amoureux mais de trouver très vite une partenaire et une compagne équilibrée. Geneviève avec laquelle il vient pourtant de renouer, lors de son séjour à Fresnes, ne correspond évidemment plus du tout à cette définition. En refusant de l'épouser, pour se faire pardonner, Arletty lui fait alors un cadeau très précieux en lui signalant l'existence d' « une des plus belles femmes de Paris³³¹ ».

Elle se nomme Lana Ecaterina Marconi et elle se flattera dans ses Mémoires d'avoir passé avec Sacha quatorze ans de sa vie. Ce ne furent pas des années très sereines car elle le rencontra en pleine tempête judiciaire et médiatique mais la violence la stimulait plus que le calme. Et c'est ainsi que Guitry la dépeindra dans le rôle agressif de *Toa* où elle mène le bal, insulte son mari, met en question le style de ses comédies et l'empêche de jouer. Il en fera aussi l'énergique présidente d'un tribunal familial dans *Les Deux Colombes*, une infirmière autoritaire dans *Tu m'as*

³³⁰ Fernande CHOISEL, *op.cit.*, p.221-222

³³¹ Raymond CASTANS, *op. cit.*, p.400.

sauvé la vie, une reine majestueuse dans *Si Versailles* et une victime courageuse dans *Si Paris m'était conté*. Elle sera, il est vrai, plus paisible dans *Deburau*, plus ambitieuse et plus glaciale dans *Le Comédien*, plus détachée dans *Je l'ai été trois fois* et plus chaleureusement vulgaire dans *La Vie d'un honnête homme*.

Sacha sortit donc brusquement Lana de l'anonymat mais, pour elle, cette gloire soudaine eut un prix qu'il lui imposa. Elle détestait l'idée de devenir actrice mais elle dut s'incliner car elle comprit très vite que leur union devait concrétiser l'idéal bien connu de son époux : avoir une maîtresse qui soit à la fois une partenaire, une interprète intelligente de ses textes et une inspiratrice.

C'est un peu ce qu'il dit de Catherine (jouée par Lana qui avait aussi ce prénom) dans le premier film qu'il tourna avec elle, *Le Comédien*, en 1947 où il mettait en scène sa pièce de 1921 : « Quand j'ai vu une salle debout qui nous acclamait tous les deux, moi qui croyais ne pas l'aimer, je me suis mis à l'adorer³³² ». Son amour ne pouvait être suscité que par une comédienne. Comme elle était intelligente, Lana comprit parfaitement que l'erreur de Geneviève avait été de ne pas respecter ce contrat que Sacha lui imposait. Toutefois, après le décès de celui-ci, libérée de cette contrainte, elle ne joua plus jamais.

Le bilan de sa vie avec Sacha est-il positif malgré la maladie et les constants problèmes d'argent de ce couple dépensier ? Quelle fut son influence sur l'œuvre et sur la vie de son époux ? Nous essaierons aussi de comprendre la raison de son impopularité liée d'ailleurs à celle que subit Guitry jusqu'à une date relativement récente. Comme elle le dit elle-même dans ses mémoires : « Oui les gens, jamais, n'ont cessé de dire du mal de lui, donc du mal de moi³³³. » Nous tenterons de répondre à ces questions en nous rappelant le souhait d'Armel de Lorme qui se demande si quelqu'un rendra un jour justice à Lana Marconi. « A la barre des témoins à charge », dit-il, « on se presse et on se bouscule³³⁴ ». « Qui la réhabilitera un jour en admettant que cela puisse être un jour le cas³³⁵ ? »

³³² Sacha GUITRY, *Le Comédien, La Petite Illustration* du 5 mars 1921, p.24.

³³³ Lana MARCONI, *Et Sacha vous est conté*, Le livre contemporain, 1960, p.34.

³³⁴ Armel de LORME, *Ceux de chez lui*, publié par l'auteur, vol 1, 2010, p 64.

³³⁵ LANA MARCONI, *op. cit.*, p.70.